

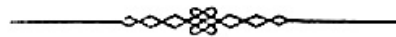
LE  
VALLON DES PLANS

PAR

CAROLINE FROSSARD

Le vrai bonheur coûte peu : s'il  
est cher, il n'est pas d'une bonne  
espèce.

CHATEAUBRIAND.



LAUSANNE

H. MIGNOT, ÉDITEUR

PRÉ-DU-MARCHÉ, 7

—  
1871

Droits réservés.

La Mi-été, c'est la grande fête des montagnes : tout le monde y court ; bien des semaines à l'avance, on en parle, on s'en réjouit : on va revoir ceux qu'on aime, amis, parents, accourus de tous les hameaux, de tous les chalets ; on va jouir avec eux de l'air, du soleil, des bois, des gras pâturages, des grands troupeaux. Cette joie de se retrouver, on l'égaiera par des danses et des chansons, par le bon café d'abord et la crème épaisse, à laquelle se joindront, suivant l'antique usage, saucissons, jambons et gâteaux. Aussi, quand le grand jour est arrivé, voyez comme à la première aube tout s'agite d'un bout à l'autre de

la petite vallée. Chevaux et mulets, à l'envi, sortent des écuries ; à leur cou s'attachent colliers et grelots ; sur leur dos, dans de larges paniers, s'entassent les provisions destinées à la fête. Certes il en fallait pour la caravane qui se préparait à partir ; mais la voilà, bien loin déjà, qui se déroule sur les flancs de la montagne. Elle avance d'un pas lent, mais régulier. Par intervalles elle s'arrête un moment ; il le faut pour tous ces marmots que leurs mères mènent avec elles , l'un huché sur les épaules du papa , l'autre pendu au bras d'un frère , d'une sœur aînée. Ces derniers surtout sont joyeux ; ils vont revoir cousines et cousins , les petits chevreaux nés dans leur étable, le poulain favori, la génisse chérie : que de motifs pour se sentir heureux et fier et pour marcher d'un pas léger dans le chemin des montagnes ! Ces motifs, Adèle et Constance n'en avaient pas eu besoin pour jouir d'avance des plaisirs de la fête. La grand' mère avait permis que ses petites-filles fussent du voyage. Nous voilà donc, Hélène, ses sœurs et moi, engagés avec le reste de la société à la suite des montagnards dans le sentier qui conduit aux chalets de la Vare. « Adieu, joli ruisseau, » s'était écriée Adèle, en quittant le chemin frais et ombragé qui, quelques jours auparavant, nous avait conduits au

fond de la vallée. Celui que nous venions de prendre était étroit, rapide, raboteux. Mais j'avais promis à M<sup>me</sup> de B~~\*\*\*~~ qu'Hélène se reposerait souvent. Me souvenir de cette promesse était chose facile; ces moments de repos nous mettaient un peu en dehors de la société; ils me permettaient de lui parler plus librement, de mieux jouir de sa voix, de son regard, de cet ensemble gracieux qui ajoutait tant de charme à ses paroles.

— Quel souvenir garderez-vous de ces montagnes? lui dis-je timidement, au moment où, après une montée assez forte, nous nous reposions sous un sapin.

— Le plus doux de ma vie, me répondit-elle. Ici j'ai été heureuse; tous l'étaient autour de moi, ma grand'mère, mes petites sœurs. C'est ma grand'mère surtout qui a joui vivement de son séjour dans cette vallée. Elle y a trouvé le charme de la nature, le charme aussi de la conversation, plaisir si vif pour elle, et pourtant si rare.

— Rare! mais je vous prie, qui pourrait ne pas l'apprécier cet esprit fin et délicat, ne pas l'aimer ce cœur lui-même si aimant, si tendre, si jeune encore?

— Eh bien! non; tout le monde ne la comprend pas; bien peu de gens la comprennent; il y en a

même qui en ont peur, qui près d'elle se sentent mal à l'aise et s'éloignent inquiets, étonnés. Le croirez-vous, monsieur? Il y a aussi des gens qui l'embarassent elle-même, qui l'intimident, tout âgée qu'elle est. Avec eux elle ne sait de quoi causer. Pour causer il faut qu'elle puisse s'ouvrir librement, s'épanouir. Il lui faut aussi, ce que ceux qui l'aiment ne peuvent pas tous lui donner, des entretiens à sa hauteur, dignes d'elle. Voilà des semaines qu'elle en jouit, mais bientôt...

— Bientôt, repris-je vivement sans lui laisser le temps d'achever, bientôt nous partirons, nous nous quitterons. Ce qu'ici j'avais trouvé, il faudra le perdre, le perdre brusquement, pour toujours.....

Hélène rougit un peu; elle hésitait à parler, elle était émue. Mais bientôt, reprenant son calme, avec une expression sérieuse mêlée d'un peu de tristesse:

— Nous perdrons plus que vous, dit-elle. Vous allez retrouver vos amis, vos habitudes; mais qui les remplacera, pour grand'maman, ces causeries du soir? Qui amusera les enfants? Comme elles vous aiment, ces fillettes! Comme elles vont vous regretter!

— Et vous, me regretterez-vous un peu? serai-je pour quelque chose dans vos souvenirs?

— Me prenez-vous donc pour une ingrate? Vos

attentions délicates, vos bontés pour mes sœurs, votre assiduité auprès de ma grand'mère, pensez-vous que tout cela me laisse insensible? Des remerciements! oh! oui, je vous les dois. Je ne voulais vous les exprimer qu'au départ; mais ici, sur ces hauts monts où tout s'épure, où tout est relevé, rapproché du ciel, pourquoi craindrais-je de vous le dire, vous avez été pour nous un ami..., un ami pour la vie.

Qu'allais-je répondre? Je ne sais; Hélène ne m'en donna pas le temps : brusquement et comme pour échapper à mes paroles, elle se leva du banc de gazon sur lequel elle était assise et s'élança rose et gracieuse dans le sentier. Ses petites sœurs, toutes joyeuses, le redescendaient en sautant de pierre en pierre d'un air résolu.

— Mais arrivez donc, s'écriait Adèle; ne restez pas ainsi en arrière; cela ôte le courage, et c'est si joli d'être en avant, de marcher les premières! Si nous l'osions, si tu le permettais, chère Hélène, nous devancerions toute la bande et serions bientôt près des chalets. Mais qu'avez-vous donc, monsieur Edgar? vous êtes bien sérieux aujourd'hui, vous ne nous dites rien. — Ce grand oiseau, là-haut, perché sur sa branche, comment le nomme-t-on!

— On le nomme l'indiscret, parce que, quand les

autres oiseaux se taisent sous le feuillage, il les réveille pour les obliger à chanter avec lui.

— Je comprends, dit la fillette en me jetant son regard le plus malin, et en s'élançant de nouveau dans le chemin de la montagne. Hélène suivait ses sœurs, moins vive, mais aussi gracieuse ; elle montait légèrement devant moi. Le sentier, trop étroit, bordé des deux côtés par des touffes de verdure, ne me permettait pas d'être auprès d'elle ; mais arrivés bientôt au haut de la pente rapide que nous gravissions, je venais à peine de la rejoindre, quand au détour d'un rocher qui surplombait le chemin, j'entendis tout à coup deux voix moins douces que la sienne. C'étaient notre Hollandais et notre Américain qui, assis au pied d'une petite cascade, une bouteille à côté d'eux et des verres de cuir à la main, se communiquaient leurs impressions de voyage.

— Quel chemin horrible ! disait monsieur Zuiderzuilen : ma botte est déjà fendue : qu'avions-nous à faire dans ces précipices !

— Rien en effet ne nous obligeait d'y venir, répondait tranquillement le touriste du nouveau monde ; mais puisque nous y voilà, le mieux c'est d'aller jusqu'au bout et de n'être pas les derniers à atteindre les hauts pâturages. La vue sans doute y est belle et

on y est mieux qu'ici, à en juger par les chants qui nous arrivent. — Des cris joyeux annonçaient en effet que la troupe des montagnards débouchait sur la plaine fleurie qui, du sommet de l'étroit sentier, conduit aux chalets de la Vare. Il fallait se hâter, encore un effort et l'on touchait au but ; Hélène s'élança la première ; j'allais la suivre, mais le Hollandais ne m'en laissa pas le temps ; oubliant sa fatigue et son désappointement, en trois bonds il fut près d'elle. Un éclat de rire de l'Américain m'avertit que ce n'était pas le moment de me donner un air jaloux, et lui laissant le pas à lui-même, je pris philosophiquement mon parti de fermer la marche de la caravane.

Du point où nous arrivâmes bientôt, la vue était des plus remarquables. Au loin, de blanches cimes que jusqu'alors nous n'avions pas même entrevues dans nos promenades. Celles qui déjà nous étaient connues se dessinaient en traits plus hardis. Les flancs entourés d'une ceinture de sombres sapins, l'Argentine élevait gracieusement sa tête arrondie. A droite, des glaciers, des rochers de toutes grandeurs, de toutes formes, se dressaient dans les airs comme une muraille majestueuse. Plus d'arbres à la hauteur où nous étions parvenus ; l'herbe seule, une herbe fine. Cette absence d'ombrage donne aux hauts pâturages



des Alpes un cachet tout particulier. On sent que le domaine de l'homme est près de finir, qu'à l'animal domestique va succéder l'animal sauvage. C'est d'ici que part le chasseur ami des glaciers. Ce qui l'attire dans ces déserts, ce qui l'y retient, l'y ramène, le sait-il lui-même ? S'il le sait, il ne le dit pas.

— Peut-être le dirait-il à l'habitant des forêts américaines, ajoutai-je en terminant le petit discours que je venais d'adresser à M. Kirk.

— Cette chasse au chamois, répondit-il, Bas-de-Cuir sûrement l'eût aimée ; je le sens à l'envie qui me prend de m'élancer sur ces hauteurs. Mais que dirait M. Zuiderzuilen si j'allais lui proposer une nouvelle ascension ? Les montagnes ne lui vont guères. Et vous, monsieur, vous avez ici d'autres soins... d'autres pensées, ajouta-t-il en jetant un malin regard sur Hélène, près de laquelle nous arrivions.

— Que tout est beau ici ! s'écria-t-elle, en s'adressant la première à nous. Combien grand'maman jouirait de ces tableaux, de cette fraîcheur, de ces magnifiques solitudes !

Un peu surpris de cet enthousiasme qui contrastait avec la timidité d'Hélène et avec sa réserve habituelle, j'allais parler ; mon Américain ne m'en laissa

pas le temps. Il venait de cueillir un lys, un de ces beaux lys que l'on ne trouve que sur les hautes Alpes ; il l'offrit à Hélène avec quelques mots dits à voix basse. Je les devinais sans les entendre, à la rougeur légère qui colorait les joues de la jeune fille. M. Zuiderzuilen lui épargna l'embarras d'une réponse ; il arrivait tout essoufflé d'une course rapide qu'il venait de faire à la recherche des enfants. Ils oublièrent un peu dans leur joie leurs habitudes de prudence et de docilité ; un mot d'Hélène avait laissé voir son inquiétude, et poli sur les Alpes comme dans un salon d'Amsterdam, l'excellent homme, oubliant sa fatigue, s'était élancé sur les traces des petites filles. Cette course ajoutant sans doute à l'appétit que lui avait donné l'ascension de la montagne :

— Où donc est l'hôtel ? s'écria-t-il, en arrivant près de nous. Je ne l'aperçois pas.

— Ce n'est pas ici, lui répondis-je, un passage de montagnes ; les pâtres seuls y viennent, avec leurs troupeaux.

— Nous y venons aussi, puisque nous y sommes. On m'avait dit qu'en Suisse on était partout bien traité, bien servi ; mais où donc dînerons-nous ?

— Soyez sans inquiétude, vous dinerez, et gratis ; mais non pas à votre heure, cependant. Notre hôtesse

des Plans m'a chargé d'en avertir la société ; dans le chalet où nous arrivons bien des gens encore sont attendus, et à la montagne, c'est l'usage, on ne dîne que quand tout le monde est arrivé. Mais on peut déjeuner ; après l'ascension que nous avons faite, un second déjeuner ne sera pas de trop.

— Surtout s'il est bon, reprit M. Zuiderzuilen.

— Il le sera, dit M. Kirk, en entrant le premier dans le chalet. Sentez donc, je vous prie, l'excellent parfum de ce café ! Voyez ces alertes montagnards en jeter la poudre à l'envi dans cette large chaudière ! Une autre chaudière contient le lait déjà fumant, et sur la longue table, dans des baquets de sapin, d'espace en espace, une crème épaisse est déposée. S'en régaler était moins facile que notre Américain ne le pensait ; pour se servir de la large cuillère des montagnards, il dut plus d'une fois avoir recours aux indications de Constance et d'Adèle. Le Hollandais, gros propriétaire, qui se connaissait en fromages et en laiterie, s'en tirait beaucoup mieux. La crème, il en convenait, était aussi bonne que dans ses fermes ; les gâteaux seuls, à son avis, laissaient à désirer, du moins les gâteaux au safran, dont le goût lui semblait équivoque et lui faisait faire une grimace qui amusait singulièrement mes petites amies.

Le déjeuner fini, on fit une promenade aux alentours des chalets. La fatigue était partie au contact de l'air des hauts sommets, on se sentait vif et dispos comme au moment du départ, surtout Constance et Adèle, dont la joie et l'enchantement allaient en croissant. Elles s'émerveillaient à l'aspect des grands troupeaux, des vaches errantes, des chevaux, des poulains bondissants. Mais ce qui surtout les charmait, c'étaient toutes ces petites chèvres qui, obstinément, s'attachaient à leurs pas. « Nous les prendrons avec nous, disaient-elles, nous les emmènerons ; nous avons déjà quatre chardonnerets, nous aurons six chèvres. » Elles se sentaient riches comme un patriarche.

Le dîner bientôt nous réunit ; on dînait dans tous les chalets ; dans le nôtre heureusement les convives n'étaient pas trop nombreux ; tant bien que mal chacun put s'asseoir. Quant au menu, il était excellent ; aux provisions déjà connues on avait joint un potage aux légumes, et pour plat de compliment, comme on dit en Suisse, d'énormes baquets de riz à la crème où sucre et vanille ne manquaient pas. Des gâteaux et des fraises suivaient en guise de dessert, et nous en étions au café, quand un bruit sourd, mêlé de roulements lointains, vint frapper nos oreilles.

Le ciel, depuis quelques moments, s'était bien un peu voilé, mais rien pourtant qui fit pressentir la tempête dont le bruit croissant réveillait à la fois tous les échos. L'orage à la montagne est quelque chose de tout particulièrement effrayant. Ce n'est plus le ciel seul qui frémit et menace ; la nature tout entière semble en furie et prête à nous engloutir. La foudre, coup sur coup, sillonnait les cimes voisines ; le vent soufflait avec violence, il ébranlait les poutres mal jointes de la frêle habitation, il s'engouffrait sous la toiture, dans les larges écuries où rentraient en foule les animaux effrayés. Leurs beuglements se mêlaient aux bruits de l'orage. Il semblait faiblir, et la pluie commençait à tomber, quand un nouveau coup de tonnerre, plus violent, plus rapide que tous les autres, éclata près du chalet. L'émotion fut générale ; parmi les dames, Hélène seule garda son calme. Constance l'entourait de ses petits bras ; Adèle était près de moi tout effrayée.

— Monsieur Edgar, nous allons mourir : que deviendra grand'maman ?

Ce souvenir me toucha, au milieu d'une pareille scène.

— Mais que c'est donc curieux, l'orage, s'écria bientôt l'enfant revenue de son effroi. A présent qu'il

est fini, je le regrette ; je voudrais le voir recommencer : c'était si beau !

Le soleil perceait les nuages et reparaisait plus joyeux. Comme le pigeon hors de l'arche, Adèle s'élança la première loin du chalet. L'herbe secouait aux vents ses gouttes brillantes, les rochers se dessinaient de nouveau sur le bleu du ciel.

— Pourrons-nous redescendre ? dis-je à notre hôtesse.

— Je crains que non, répondit-elle ; ce serait peu prudent ; l'orage peut revenir, le temps n'est pas sûr, et avec les chaussures de vos dames, celles des enfants.... Le bal d'ailleurs les amusera.

— Le bal ! mais où donc danser ici ? sur l'herbe mouillée ?

— Non, dans la grande étable ; les troupeaux rassurés en sortent déjà ; ils vont passer la nuit à la belle étoile ; dans leur salle laissée vide, leurs propriétaires danseront. On y arrange un plancher, on le cloue déjà ; n'entendez-vous pas le bruit du marteau ?

Je l'entendais de reste, et M. Zuiderzuilen aussi.

— Quel vacarme on fait ici ! disait-il tout ému : c'est à regretter l'orage. Et puis on parle d'un bal encore !

— Soyez tranquille, lui dit en riant notre hôtesse au bal de la montagne le montagnard seul est admis vous n'aurez que le spectacle.

— Je m'en passerais volontiers ; après une journée pareille, le plus beau spectacle, pour moi, serait celui d'un bon lit : mais où dormir ici ?

— Dans le fenil, monsieur ; il est vaste ; s'y arranger est facile, les messieurs d'un côté, les dames de l'autre. Ne dirait-on pas que c'est la première fois qu'on a dormi dans un chalet ?

— Et sur quoi, je vous prie ?

— Eh ! sur le foin ; c'est un lit excellent, élastique : les montagnards s'y trouvent fort bien ; je me suis même laissé dire par un Polonais que dans son pays les grands messieurs, les grandes dames elles-mêmes, dans leurs châteaux, n'en veulent pas d'autre.

— Les Polonais ! Ne me parlez pas de ce peuple-là ! Mais par où y entrer dans votre fenil ? Quoi ! par cette échelle !

— Oui, mais pas encore, il faut souper auparavant, et d'ici-là même vous avez le temps de faire une promenade.

La promenade faite et l'appétit revenu, les grandes chaudières recommencèrent leur office du matin. A la crème, au café, au jambon, à la saucisse, on

avait encore ajouté deux mets favoris du pays, les beignets et les merveilles. Le repas n'était pas terminé que la lune depuis longtemps déjà éclairait le paysage. Les troupeaux y erraient çà et là, de nouveau confiants et joyeux. Les vaches, que le bal chassait de leur gîte, jetaient aux échos d'alentour le tintement de leurs cloches argentines. Chacune a la sienne ; la plus grosse orne le cou de la plus belle, et les chevrettes aussi, les brebis, les moutons, comme en paissant ils aiment à faire sonner leurs petites clochettes ! Le ciel était pur et serein, une brise légère glissait sur les monts ; l'enceinte de rochers qui fermait la haute vallée, plus douce à voir à la clarté de la lune qu'aux feux du jour, se dressait autour de nous dans sa majesté silencieuse. Le bal venait de commencer : aux sons de quelle musique ? Nous nous l'étions demandé ; nous le savions trop bien maintenant. Rien d'aigu, de perçant comme la clarinette des montagnes ! Il n'y en avait qu'une seule, heureusement ; elle suffisait à régler la danse de ce bal singulier, danse confuse où tous se mêlaient, grands et petits, filles, mères, hommes, enfants et vieillards. Par intervalles, pour donner du repos aux poumons fatigués du musicien, le bal s'interrompait un moment : à la danse succédaient les chansons, vi-



ves, gracieuses, aux refrains tour à tour tristes et gais, chansons des montagnes que j'aurais voulu retenir. Mais comment les fixer dans ma mémoire au milieu des accords aigres et sauvages qui les suivaient ? La clarinette, après chaque pause, reprenait de plus belle ; elle dominait tout le tapage et témoignait trop bien de la solidité des nerfs de ces honnêtes montagnards.

Aux sons d'une musique pareille, même sur un lit polonais, dormir n'était pas facile. Peu à peu cependant, en dépit de la singularité du spectacle, le sommeil arrivait ; les paupières appesanties se fermaient d'elles-mêmes. C'était le moment de songer à l'ascension de l'échelle ; les messieurs, c'était chose convenue, devaient monter les premiers ; M. Zuiderzuilen prit son grand courage, il mit le pied sur l'échelon, nous après lui, puis bientôt les dames, les enfants. De toilettes de nuit, il n'en était pas question, de couvertures pas davantage ; schalls et manteaux en tenaient lieu, ajustés tant bien que mal autour des bras et de la tête, le reste engagé dans le foin. De foin, nous n'en avons guère ; le plus grand tas était pour les dames, un très petit pour nous. Le foin est rare dans les hauts chalets, surtout aux approches de l'automne, mais les montagnards, peu nombreux

dans ces déserts, en ont toujours assez pour leurs besoins. Ces réflexions n'auraient pas suffi pour nous donner le repos après lequel nous soupirions, si le bal, dont le bruit à chaque instant nous réveillait en sursaut, avait duré jusqu'au matin. On l'abrégea par égard pour nous ; nos hôtes tenaient à nous donner jusqu'au bout une haute idée de leur politesse. Peu à peu, vers minuit, la troupe joyeuse se dispersa, la clarinette se tut, les danses cessèrent, et en dépit de nos lits modestes et de la nouveauté de la situation, le sommeil, un sommeil profond, réparateur, enlaça bientôt de ses liens notre petite société tout entière.

A l'aube j'étais debout ; je jetai un regard curieux sur ce monde endormi. L'Américain, agitant ses bras dans un rêve, venait de saisir violemment celui de son voisin, le réveillant en sursaut sans s'éveiller lui-même.

— Ouf ! quelle nuit ! disait le bon Hollandais en se frottant les yeux. Dormir sur du foin ! mais comment m'en débarrasser ? mes deux bottes en sont remplies. Voyez donc ces dames ! Elles en ont jusqu'aux oreilles. Mais chut ! ne les réveillons pas : debout, M. Kirk ; vite descendons l'échelle ; laissons à nos belles dormeuses le temps de prolonger leur

somme, et tout le loisir, à leur réveil, de réparer le désordre de leurs coiffures.

Cela prit bien un peu de temps, mais le succès fut complet ; quand vint l'heure du déjeuner toutes les toilettes étaient irréprochables. Le déjeuner l'était aussi, il valait au moins celui de la veille ; tout le monde était content, joyeux ; ce court sommeil avait rafraîchi les corps et les âmes ; volontiers, au lieu de redescendre dans la vallée, on eût tenté quelque ascension nouvelle et gravi de plus hauts sommets. Sans s'y risquer on pouvait du moins ajouter au plaisir de la veille en allongeant de quelques heures le chemin du retour. C'était le conseil de notre hôtesse.

— Je vais descendre directement, nous dit-elle, je rassurerai ceux qui vous attendent, et je vous laisse un guide pour vous conduire dans les détours de la montagne, et vous ramener ce soir aux Plans, par le chemin d'Anzeindaz.

Ce chemin est charmant ; c'est une portion des Alpes trop peu connue des touristes. Ce qui nous frappa surtout ce fut le petit glacier de Panairossaz, si curieux à contempler du haut du passage de Cheville. Ce passage est celui qui, de Bex, à travers les montagnes, conduit à Sion dans le Valais. Cheville est le plus haut point de cette route pittoresque. D'un autre

col, où nous arrivâmes bientôt, notre œil plongeait dans une gorge étroite au fond de laquelle, sous les feux du soleil à son midi, scintillaient les ondes légèrement émues du petit lac de Derborentze. A notre droite, le panorama des glaciers ; à gauche, tout près de nous, sous des rochers d'une hauteur effrayante, la délicieuse vallée d'Anzeindaz. C'était fête là comme à la Vare. Grâce aux soins hospitaliers des habitants de ces montagnes, un diner copieux nous y attendait ; on voulait même nous y retenir, mais il fallait être raisonnable, le moment de partir était venu. Ces glaciers que le soleil, penché déjà sur l'horizon, éclairait de teintes si belles, ces tableaux que sans doute je ne devais plus revoir, je ne les saluai pas sans tristesse. Il me semblait qu'à ces cimes lointaines, à ces douces et austères solitudes, je laissais quelque chose de mon cœur. Le sentiment qui m'animait, je crus l'apercevoir chez Hélène : elle aussi s'arrêta à l'extrémité de la petite vallée ; avant d'entrer dans l'étroit sentier, un rapide regard, un regard ému fut son adieu.

Les dames descendaient lentement : il nous fallut presque deux heures pour atteindre le pâturage de Solalé. Cette petite plaine de Solalé, verte, unie, douce aux regards, contraste vivement avec les masses sé-

vères qui la dominant : c'est un des plus doux abris qui soient dans les Alpes. Dans les Alpes tout est surprise, rien de ce qu'on voit ne ressemble à ce qu'on a vu ; chaque paysage a son caractère, sa figure, dirai-je, presque son langage et sa voix.

Nos hôtes d'Anzeindaz, en nous disant adieu, avaient glissé dans nos poches quelques provisions. Ce petit repas, le dernier du voyage, fut assaisonné par l'appétit et la gaieté. Charmé de retrouver bientôt son lit à sommier, M. Zuiderzuilen était le plus joyeux de la bande. Tout lui agréait maintenant, jusqu'aux sentiers raboteux sur lesquels il avait soin de se trouver le plus souvent possible à côté d'Hélène. Ce jour-là comme la veille, elle était visiblement sa préoccupation. A chaque instant il cherchait à lui rendre de petits services qui faisaient sourire nos compagnons de route. M. Kirk, en particulier, prenait un malin plaisir à me faire remarquer les moindres détails d'un spectacle qui ne m'amusait qu'à moitié, et par l'air enjoué avec lequel elle accueillait les cajoleries du bourgeois d'Amsterdam, la maligne Adèle elle-même semblait prendre à tâche d'éveiller ma jalousie. Sans m'y livrer précisément, je sentais pénétrer en moi une vague inquiétude, quand au bruit argentin de la pe-

tite cloche qui annonçait le souper, nous atteignîmes le perron rustique qui servait d'entrée à notre pension.



Plan de la Vare aujourd'hui. Photo prise sur internet. 05 July 2009, Five days around the Muverans, day 4.